

PHILIPPE AVRIL

Tous les matins, je passe devant le Club Mickey.

Au Club Mickey, ils ont des balançoires, des toboggans, des monos bronzés en tee-shirt, et surtout, ils ont une piscine.

Ma mère dit que c'est ridicule, une piscine sur le bord de mer. Moi, je trouve pas.

Puis, j'entends leurs voix. Ils crient, ils rient, ils s'amuse, eux.

Parfois, on en voit un qui dépasse. C'est quand ils montent tout en haut du toboggan qui se jette dans la piscine.

Quand j'aurai des enfants, ils seront tous inscrits au Club Mickey.

Moi, je suis assis sur la plage, protégé par des tonnes de crème solaire, un bob sur la tête. Ma mère est sous le parasol rouge avec des franges blanches. Elle cause à sa copine Natacha. Il paraît qu'elle ne s'appelle pas vraiment Natacha, mais que ça fait plus chic de s'appeler Natacha, comme l'hôtesse de l'air dans *Spirou*.

Mon père se met toujours un peu plus loin quand Natacha arrive. Ça se voit qu'il n'aime pas beaucoup Natacha. Il dit qu'elle est trop délurée. Quand il se met

en colère à la maison, il la traite de tous les noms que je n'ai pas le droit d'employer, sauf avec mes copains quand les parents ne sont pas là.

Ma mère dit : Mais tu n'as qu'à aller jouer à la mer ou faire des châteaux ; ou alors : Mais tu n'as pas de copains ? Tu n'as qu'à t'en faire un peu, au lieu d'être toujours dans nos jambes.

Je vois pas comment je pourrais me faire des copains. Il y a ceux qui viennent avec les colos, il y a ceux qui sont d'ici, il y a ceux qui sont venus en bande, et il y en a quelques-uns comme moi, mais généralement ils ne restent pas longtemps. Nous, on est là pour quinze jours. Avant, on venait un mois, mais un mois, c'est trop long, maintenant, et puis surtout c'est trop cher si on veut faire construire la maison. Avant, on louait une maison avec des pins, maintenant, on est dans un appartement. Et puis maman dit que c'est mieux, parce qu'il y a moins de ménage.

Natacha, elle loue toujours une maison pour elle toute seule. Mais c'est normal parce qu'elle n'a pas d'enfant et qu'elle peut dépenser son argent comme elle veut, dit mon père. C'est pas comme quand on est coincé avec des mômes, on peut plus faire ce qu'on veut. Dis pas ça devant le gamin, Michel. Mais tu parles, il est trop petit, il comprend rien.

Je suis devant les vagues.

J'aurais bien aimé que ma mère vienne avec moi, mais

elle ne veut pas bouger. Mon père, ce n'est même pas la peine d'en parler, il déteste la mer. Il déteste la plage aussi. Lui, il voudrait partir à la montagne, ramasser des champignons et faire des promenades. Mais il paraît que l'iode c'est bon pour moi, alors on vient à la mer. On reste toute la journée sous le parasol, et je vais jouer tout seul dans les vagues ou alors j'attends.

C'est bien, les vagues.

Tu peux essayer de sauter par-dessus.

Tu peux essayer de plonger dessous.

Tu peux te faire rouler par les rouleaux.

Tu peux suivre la trace d'un coquillage ou d'une algue qui part et repart.

Avec un peu d'entraînement, tu peux faire ça pendant deux ou trois heures et après, il est l'heure de rentrer.

En rentrant, on passe devant le Club Mickey, j'entends toujours leurs rires et les monos qui disent : Ouais ! Super, vas-y encore, c'est bien. On croise aussi les colos, et ils chantent en levant la tête un kilomètre à pied, ça use les souliers. On passe devant le casino et Natacha jette toujours un coup d'œil à l'intérieur pour voir s'il y a du monde connu. Et puis après, le long du Boudigot, le restaurant où on ne va jamais, et puis la Résidence des Pins, où on a notre appartement.

Parfois je reste dehors, sur les balançoires.

Ce soir, il y avait un garçon de mon âge sur les balançoires, alors je me suis assis sur le banc et j'ai lu *Spirou*.

Je sais qu'il a mon âge parce qu'on a parlé après. C'est lui qui est venu. Il m'a demandé si j'avais d'autres *Spirou*. J'ai dit qu'ils étaient dans l'appartement, et je suis même allé les chercher. On a lu un peu dehors et puis on a causé. Il est venu pour un mois. Il est avec ses grands-parents. Ils habitent l'appartement du dessous. Il savait qui j'étais. J'étais le gamin de celui qui gueule tout le temps des horreurs sur une femme qui s'appelle Natacha. J'ai rougi un grand coup.

Je lui ai dit que je ne l'avais jamais vu sur la plage. Il a répondu que c'était normal parce qu'il était au Club Mickey.

J'ai senti mon cœur battre la chamade.

Un habitué du Club Mickey.

En chair et en os.

Un vrai.

Je voulais lui poser dix mille questions sur le Club Mickey, comment c'était à l'intérieur vu qu'on ne voyait rien depuis la plage, si la piscine était grande, à quel degré était l'eau, à quels jeux ils jouaient mais j'ai seulement réussi à balbutier ah! c'est bien.

Et il a dit bof!

Bof!

Au premier étage, la dame a ouvert les fenêtres et on a entendu *Pop Corn* qui passait à la radio.

J'ai demandé pourquoi bof!

Il a haussé les épaules.

J'y suis toute la journée. Mes grands-parents m'y collent à neuf heures du matin et ils viennent me rechercher à cinq heures. Je ne suis pas encore allé sur la plage. Je ne suis pas encore allé dans la mer.

Et tes parents ?

Mes parents, ils sont à Paris.

Ah ! Ils travaillent ?

Non.

Ah !

Ils disent qu'ils ont besoin d'air. Et que ça me fait du bien, l'iode et l'air de la mer.

Tu pars quand ?

Dans une semaine.

On a toujours notre serviette au même endroit. Pas loin des maîtres nageurs, pour Natacha.

Je peux pas sortir du Club Mickey.

Et la nuit ?

Quoi, la nuit ?

On pourrait aller à la mer la nuit.

Mes grands-parents voudront jamais.

Mes parents non plus. Mais ils sont pas obligés de le savoir.

Je me sens l'âme d'un sauveteur. Le héros qui va permettre au petit garçon de voir enfin la mer. De jouer dans les vagues.

Il fait des grimaces.

Il ne sait pas quoi penser.

Ça le tente, mais bon.

Moi, je ne dis rien.

Finalement, il me tend la main et il dit : je m'appelle Benoît. Je lui serre la paluche, façon comme mon père, et je dis : Philippe.

Et on tope là. On a rendez-vous pour le lendemain soir.

Le lendemain soir, les parents ont décidé d'aller à Biarritz. J'ai essayé de résister et je me suis ramassé deux gifles retentissantes.

Je ne l'ai pas revu.

Ses parents étaient passés le chercher.

DANIÈLE GIRARD

Je vais à la plage très tôt. À sept heures, il n'y a personne. Je croise quelques pêcheurs qui vont embarquer, mais la plupart sont déjà partis. Les commerçants se font livrer. Ils ne font pas attention à moi. C'est ce que je veux. Je porte des pantalons de toile, des espadrilles noires, un chemisier très ordinaire. Je ne suis pas maquillée. Je suis Danièle Girard. Je suis en vie.

Je pourrais passer des heures comme ça, accoudée au parapet, à regarder l'océan qui recule et qui avance.

Le toubib avait raison.

L'océan calme.

Vous le regardez, il est immuable.

Et vous sentez l'immensité du monde, vous sentez que vous n'êtes qu'une poussière dans l'univers et que, en fin de compte, tout ça n'a pas beaucoup d'importance.

Alors, vous rejetez la tête en arrière et vous commencez à sourire. Vous pouvez reprendre votre marche et revenir à l'appartement.

En chemin, vous lancez des regards en coin aux robes de plage qui s'étalent dans les magasins.

Vous appuyez le regard lorsqu'un homme bien bâti vous croise.

Il écarquille les yeux. Il ne vous connaît pas. Vous ne lui rappelez rien. Et vous ne l'attirez pas. Il faudra attendre quelques heures. Il est temps d'aller se recoucher.

Bien sûr, je ne dors pas.

Je reste allongée sur le lit à écouter les bruits de l'immeuble d'en face. Les premières gueulantes de Michel. Et sa femme qui ne répond pas. Et le petit qui descend sur les balançoires.

À l'étage au-dessus, c'est Hubert qui renverse sa tasse de café, sa femme qui bougonne. Je les connais tous. Je devine les moindres flottements de leurs pensées. Je pourrais écrire leurs histoires. Mais cela n'a aucun intérêt. Je connais surtout les hommes. Presque tous les hommes du bâtiment d'en face, sauf le vieil Henri qui est décidément trop vieux. Je connais leurs lâchetés, leurs veuleries, leurs frustrations. Je connais toutes leurs extases. Ils frappent discrètement à la porte de la maison quand leur chère et tendre est partie faire les courses avec leurs marmots. Ils viennent s'épancher. Ils viennent vider leur sac. Je suis un parfait réceptacle. C'est ensuite qu'ils sont touchants, les hommes. Quand tu les croises sur la plage ou que tu t'installes à côté de leur petite famille. Ils boudent. Ils craignent. Ils pensent que tu vas tout sortir. Ils sont tendus, les hommes. Intérieurement, ils te traitent de catin, de raclure, de putain. Ils détestent ton apparence. Ils essaient d'éloigner leur femme. Mauvaise influence.

Et parfois, tu sens leur pouls s'accélérer. Ils ne peuvent pas s'en empêcher, les hommes. Ils te rejettent mais tu les attires.

Il n'y a que le gamin du quatrième, celui qui vient d'avoir dix-huit ans, qui ne réagisse pas pareil. Lui, il rougit. Lui, il me fait fondre. J'ai été son plus beau cadeau d'anniversaire.

Il y a une chose que je n'avais pas prévue. C'est Line. Je n'avais pas prévu que je puisse me prendre de tendresse pour une autre femme. Elle m'émeut. Elle m'émeut dans ses silences, dans sa colère rentrée, dans ses inquiétudes. Elle m'émeut dans les petites libertés qu'elle prend parfois, quand elle ne répond pas à son gros porc de mari et quand elle demande au gamin d'aller jouer plus loin. Elle me rappelle Danièle Girard. Danièle Girard, il y a trois ans. Et le petit aussi, il m'émeut. On dirait Emmanuel Girard. Je l'épie, le petit. Je le regarde, je l'ausculte, je ne peux pas m'en empêcher. Je sais que le toubib ne serait pas d'accord. Mais le toubib est loin. Je ne me souviens plus de Paris. Par la fenêtre, je regarde les familles partir à la mer, vers dix heures du matin.

Le père avec les nattes de plage et le parasol qui manque de tomber toutes les trois secondes. Les enfants avec les seaux, les pelles, les râteaux. Les femmes avec les sacs de plage, les crèmes solaires, les livres de vacances, les magazines.

Ils vont à la queue leu leu.

Soumis.
Tranquilles.
Ils ne me voient pas.

Lorsque je sens la boule qui monte, je vais directement à la salle de bains.

Une plâtrée de fond de teint.
Des cils à n'en plus finir.
Du bleu sur les yeux comme s'il en pleuvait.
Un rouge à lèvres orange.

Une minijupe, parce que mes jambes sont magnifiques.
Une robe à manches courtes parce que mes bras sont magnifiques. Des chaussures ouvertes parce que mes pieds sont magnifiques.

Tortiller du cul. Un peu, pas trop. Les lunettes de soleil, surtout. Et le chapeau aux larges bords.

Libowski. Natacha Libowski. Actrice. Joueuse. Héroïne. Divorcée. Libre.

Je suis Natacha Libowski.
Je ne connais pas de Danièle Girard.
Et encore moins d'Emmanuel Girard.

Mais j'ai vaguement entendu parler de cette histoire.
Ce ne serait pas le gamin qui s'est noyé dans le port il y a trois ans ?

Une histoire terrible, non ?
C'est bien pour ça que je préfère ne pas avoir d'enfants.